

Céline Spector

Penser l'Europe au XVIII^e siècle : le miroir américain dans l'œuvre de William Robertson

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Céline Spector, « Penser l'Europe au XVIII^e siècle : le miroir américain dans l'œuvre de William Robertson », *La Révolution française* [En ligne], Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, mis en ligne le 14 juin 2011, Consulté le 03 mars 2012. URL : <http://lrf.revues.org/index259.html>

Éditeur : Institut d'histoire de la Révolution française

<http://lrf.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://lrf.revues.org/index259.html>

Document généré automatiquement le 03 mars 2012.

© La Révolution française

Céline Spector

Penser l'Europe au XVIII^e siècle : le miroir américain dans l'œuvre de William Robertson

« L'Amérique nous montre donc au grand jour ce que l'ignorance ou la barbarie des premiers âges a soustrait à nos regards »¹.

- 1 L'introduction à l'Histoire du règne de Charles Quint de William Robertson (1769) ainsi que l'Histoire d'Amérique écrite huit ans plus tard (1777) offrent un diptyque permettant de cerner l'avènement de l'Europe comme sujet de l'histoire dans le double mouvement d'une civilisation intérieure (l'abolition de la barbarie féodale) et d'une civilisation extérieure (la colonisation en Amérique). Sans revenir à la question classique, explorée jadis par Michèle Duchet, de l'idéologie coloniale qui aurait conduit les Lumières à ne voir dans les sauvages d'Amérique que le reflet – Enfer ou Paradis perdu – de leurs préoccupations d'Européens à la recherche d'un profit matériel ou spirituel², je souhaiterais donc examiner quelle Europe advient dans l'œuvre de William Robertson, et quel « miroir » l'Amérique peut lui tendre, alors même que la Révolution de 1776 a dissuadé l'auteur d'inclure dans son œuvre le récit de la colonisation anglaise³. Comment s'est constituée la « mythistoire » de l'Europe⁴ ? Comment s'est-elle « révélée », « découverte », voir « inventée » dans son rapport à son propre passé comme dans son rapport à l'altérité américaine autant qu'asiatique – l'unité de ces « continents » étant tout aussi construite que celle de l'Europe elle-même ? Cette reconstruction unitaire, sinon imaginaire, s'est-elle opérée, comme on l'a beaucoup dit, par le déni des cultures autochtones et par la constitution de l'histoire universelle comme savoir impérialiste, en conflit mais aussi en prolongement avec la vieille histoire providentialiste chrétienne ?

I. L'Europe de Robertson dans l'Histoire du règne de l'empereur Charles Quint

- 2 Dans son Introduction à l'histoire de l'Empereur Charles Quint (1769), Robertson brosse d'abord un « Tableau des progrès de la société en Europe, depuis la destruction de l'empire romain jusqu'au commencement du seizième siècle ». Progrès de la société : l'expression doit être relevée, pour autant qu'il ne s'agit pas, ou plus, d'une histoire des principaux États d'Europe, dans le style de Pufendorf ou des annales de l'abbé de Saint-Pierre⁵. Le fil conducteur est d'une simplicité qu'on osera dire biblique : il s'agit de parcourir du regard la décadence de l'Europe après la chute de l'empire romain et la sortie progressive des ténèbres barbares, soit le processus de civilisation des mœurs sous l'effet conjoint de multiples causes que Robertson va s'attacher à détailler⁶.
- 3 Après Montesquieu⁷ et Voltaire, Robertson fait advenir l'Europe comme sujet de l'histoire. Ce nouveau sujet de l'histoire n'est pourtant pas surgi ex nihilo, ni par négation des nations qui la composent : l'Europe existe, pour Robertson, au-delà de la diversité des nations. La troisième section de l'introduction est consacrée à une histoire politique des principales nations d'Europe (Italie, France, Espagne, Angleterre, Allemagne, et aussi par contraste, Empire Ottoman). La narration des Lumières (« Enlightenment narrative ») se décline en différentes versions : « Tandis que les institutions et les événements que j'ai décrits semblent devoir donner les mêmes mœurs aux habitants de l'Europe, en les conduisant de la barbarie à la civilisation par les mêmes sentiers et à peu près d'un pas égal, il se rencontre d'autres circonstances qui produisirent une grande diversité dans leurs établissements politiques, et donnèrent naissance à ces formes particulières de gouvernement, d'où résulta une si grande variété dans le caractère et le génie des nations »⁸. Autant dire que les forces à l'œuvre dans l'histoire permettent d'identifier et de circonscrire un objet inédit (l'Europe) sans pour autant nier que cet objet soit pluriel et conflictuel. L'histoire de l'Europe surgit non contre une histoire des nations mais

en amont de celle-ci ; les forces agissant dans l'histoire ont pu, par le biais des migrations notamment, donner lieu à des systèmes politiques et sociaux relativement homogènes sur un vaste territoire. Robertson considère l'Europe comme une entité qui, par-delà ses diversités internes, se caractérise par un système politique et social commun, par des lois et des mœurs suffisamment semblables pour pouvoir faire l'objet d'un « grand récit » cohérent.

4 Quel est dès lors ce grand récit que Robertson, avec l'art d'un Bossuet devenu empiriste, esquisse avec brio ? Décrivant le processus de civilisation advenu en Europe après la Chute de l'Empire romain, Robertson invente une forme de narration polarisée par la téléologie de l'émancipation. Très voltairien sur ce point, Robertson ne montre d'abord aucune indulgence pour la férocité des invasions barbares. Mais l'histoire de l'Europe est d'abord celle de la féodalité qui recréa, après Rome, une forme d'unité : quelle que soit la diversité des origines et des langues pratiquées, « on remarque cependant que la police féodale s'introduisit, avec peu de variation, dans toute l'Europe »⁹. Dès lors, la description critique du « système féodal » permet de percevoir les ressorts de l'oppression qui empêchèrent longtemps l'émergence de la civilisation. Sans utiliser ici la théorie des stades¹⁰, Robertson envisage le passage de la « barbarie » à la « civilisation » grâce à l'alliance féconde de la monarchie et de la bourgeoisie contre l'aristocratie féodale. Après avoir dénoncé les usurpations des barons qui s'arrogèrent indument droits et privilèges, l'introduction à l'Histoire du règne de Charles Quint évoque le résultat du démembrement de l'autorité et de l'anarchie féodale : « Le peuple, cette portion la plus nombreuse et la plus utile d'un pays, était réduit à un état de véritable servitude, ou traité comme s'il eût été réellement un esclave »¹¹. Mais si le système féodal recueille les plus ardentes critiques, l'empire ne convient pas davantage à l'Europe et l'on aurait tort de chercher ici une mystique unitaire ou l'espoir d'un système unique et centralisé de domination : malgré son génie, Charlemagne ne put fonder qu'un empire éphémère, voué à la dissolution.

5 Si ce n'est par l'Empire, comment s'opéra donc l'unification relative de l'Europe ? Outre l'unité relative conférée par les coutumes barbares, Robertson esquisse l'idée classique d'une unification par opposition. Ainsi faut-il comprendre l'importance accordée aux Croisades : par un singulier retournement, le pire engendre l'amorce du meilleur. Il faut imputer aux Croisades à la fois les destructions et les bienfaits d'un phénomène qui, après l'atmosphère apocalyptique de l'an mil, unit l'Europe en la tournant contre l'Asie. La théorie des effets involontaires, familière à l'école historique écossaise, resurgit ici : monument éclatant de la folie humaine, les Croisades produisirent pourtant d'heureuses conséquences en stimulant le commerce entre l'Occident et l'Orient. L'Europe put profiter de la supériorité de la civilisation orientale préservée à Constantinople, ainsi que de la générosité de Saladin et d'autres chefs musulmans. De ce point de vue, Robertson ne fait pas preuve d'ethnocentrisme fanfaron : « Il était impossible que les Croisés parcourussent tant de pays, qu'ils vissent des lois et des coutumes si diverses, sans acquérir de l'instruction et des connaissances nouvelles. Leurs vues s'étendirent ; leurs préjugés s'affaiblirent ; ils virent en mille occasions combien leurs mœurs étaient grossières en comparaison de celles des Orientaux policés ». Les progrès de la civilisation en Europe sont d'abord issus de la lumière orientale : « c'est à ces bizarres expéditions, effet de la superstition et de la folie, que nous devons les premiers rayons de lumière qui commencèrent à dissiper les ombres de l'ignorance et de la barbarie »¹².

6 Pour Robertson, l'autre effet bénéfique des Croisades tient à la perte de pouvoir de la noblesse au profit de l'autorité royale, et donc à l'établissement d'un système plus régulier de police et d'administration. S'y conjugue l'enrichissement spectaculaire des villes commerçantes d'Italie qui établit sur une base solide leur indépendance : Robertson accorde au pouvoir communal une importance cruciale dans le processus d'émancipation qui caractérise la civilisation. Lorsque les villes enrichies se formèrent en communautés, en corporations politiques ou en juridictions municipales, elles portèrent un coup terrible au système féodal : « ce changement contribua peut-être plus qu'aucune autre cause à introduire et à répandre en Europe les principes d'un gouvernement régulier, de la police et des arts »¹³. À l'époque, le gouvernement féodal avait dégénéré en système d'oppression. Or l'augmentation des richesses fit naître une véritable passion pour la liberté – le processus se diffusant ensuite en Europe, de l'Italie à la France et à l'Allemagne, puis à l'Espagne, à l'Écosse et à tous les lieux soumis

à la coupe des barons. L'alliance opportune des princes et des bourgeois contre les seigneurs féodaux fut à l'origine d'un progrès spectaculaire : essor du commerce, du luxe, des arts, de la politesse et du goût, perfectionnement du gouvernement et de la « police ». L'acquisition par les bourgeois du droit de participer à l'élaboration des lois et de consentir aux impôts « tempéra la rigueur de l'oppression aristocratique par un mélange de liberté populaire »¹⁴, de même que disparut progressivement le servage.

7 Chez Robertson, l'Europe advient donc comme sujet de l'histoire en même temps que le Peuple grâce à un véritable moteur de la civilisation, le « doux commerce ». Dans ce grand récit d'émancipation, la liberté civile et politique se fait jour grâce à l'essor des transactions marchandes, qui se conjugue au républicanisme à l'italienne pour produire les meilleurs effets : associés à la renaissance du droit romain, à l'essor du droit canon ainsi qu'au lent déclin de la jurisprudence du combat judiciaire, le commerce suscite simultanément le progrès des arts et de la liberté politique. Certains n'hésiteront pas à qualifier de « libérale » la théorie consistant à énoncer l'émancipation des bourgeois et des serfs en termes de reconquête des « droits naturels » associés à l'essor du capitalisme marchand. Dans la narration robertsonienne, l'abolition de l'esclavage fut immédiatement suivie du développement de l'industrie, entretenu par l'aiguillon du désir d'améliorer son sort ; le Peuple fit alors son entrée dans l'Histoire¹⁵.

8 Il reste à démêler les liens problématiques de ce « libéralisme », fût-il autoritaire (admiratif, du moins, de l'action centralisatrice des grands monarques) avec l'empire. À l'évidence, Robertson n'envisage aucune limite à la dynamique engendrée par le commerce, qui nourrit l'espoir d'une extension de la civilisation : « À mesure que le commerce pénétra chez les différents peuples de l'Europe, on les vit successivement tourner leur attention vers les objets qui occupent toutes les sociétés policées, et adopter les mœurs qui forment le caractère des nations »¹⁶. Or quels sont précisément ces « objets » nouveaux ? La civilisation intérieure n'appelle-t-elle pas la civilisation extérieure, sous la forme de la colonisation ? Même si Robertson oppose, à l'instar de Montesquieu, l'esprit de conquête à l'esprit de commerce, ne contribue-t-il pas à défendre, plus que son prédécesseur¹⁷, l'action civilisatrice des colons ? L'Europe n'advient-elle que par négation de ses autres et la bourgeoisie d'Europe n'est-elle sauvée des décombres féodales que pour mieux asseoir sa propre domination ?

II. L'Histoire d'Amérique

9 L'Histoire d'Amérique, qui devait à l'origine constituer le complément de l'Histoire du règne de l'empereur Charles Quint mais qui prit une ampleur telle que Robertson en fit une œuvre autonome, permet de mieux cerner la figure de l'Europe proposée aux Américains (sans distinction entre Nord et Sud). Ici, l'Amérique apparaît comme un continent « par défaut », miroir dans lequel l'Europe peut admirer – par contraste – ses réalisations.

10 Au moment où écrit Robertson, la « Querelle du Nouveau Monde » n'est pas close : après les assauts polémiques de Buffon et de Pauw et les réponses apportées à leurs nombreux contradicteurs¹⁸, Robertson intervient à son tour dans la controverse. S'il refuse d'entériner les outrances de De Pauw sur la dégénérescence du sauvage, l'auteur de l'Histoire de l'Amérique suit en revanche Buffon : il insiste sur la double figure d'une nature amoindrie et d'un « sauvage indolent ». Non seulement l'Amérique compte moins d'espèces que l'Europe, non seulement la nature y est moins féconde et moins vigoureuse, non seulement les animaux y sont timides et les hommes peu virils, paresseux et craintifs, mais les forêts incultes, les plaines inondées et la végétation exubérante, toute cette nature brute et abandonnée à elle-même par les « naturels », n'a pu être améliorée que par les travaux des colons, qui rendirent les lieux un peu plus salubres¹⁹.

11 Dans l'Histoire d'Amérique, le sauvage est donc décrit par défaut : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées, ses émotions peu nombreuses et faibles, son raisonnement spéculatif insuffisant ; il ne s'intéresse qu'à sa subsistance et à sa jouissance. Semblable aux animaux dépourvus de toute prévoyance, il suit l'impulsion du moment : « la raison de l'homme sauvage et dénué de culture, diffère peu de la légèreté des enfants et du pur instinct des animaux »²⁰. Il n'a pas d'idées universelles ou abstraites, pas d'arithmétique – or cette science est un bon indicateur du degré de civilisation²¹. Chez lui, le défaut des techniques

se conjugue à celui des sciences : les sauvages ont manqué des arts nécessaires, ignorant l'usage du fer, de la forge ou de la charrue²². À cet égard, Robertson semble prescrire une voie européenne de développement : il observe que les peuples nomades, chasseurs-cueilleurs, ne sont pas encore au stade de la sédentarisation, de la domestication des plantes et des animaux, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

12 La même analyse vaut des qualités morales et des institutions politiques. Robertson constate chez les « sauvages » le sous-développement du sens moral, de la compassion et du sens de l'obligation qui se traduit notamment par de mauvais traitements infligés aux femmes et aux enfants²³. À cet égard, Robertson suit la voie d'une théorie empiriste de la perfectibilité, prémunie de la critique rousseauiste. Les facultés de l'homme se perfectionnent sous l'effet de l'environnement, en fonction des circonstances qui les actualisent : « Il [l'homme primitif] paraît partout susceptible de la même perfectibilité, et les talents qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer dépendent entièrement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état et en reçoit ses lumières et ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité [...] les affections de son cœur se développent »²⁴. De ce point de vue, la description de l'enfance du monde ne peut que s'opérer sur le mode du manque : il manque à ces peuples les institutions politiques établissant l'ordre, la propriété privée et l'administration régulière de la justice (passage de la tribu à la nation²⁵). Il leur manque ce qui permet d'établir le règne des lois qui protègent la propriété ainsi que la loi d'airain du travail productif. Il leur manque même l'art de la guerre en raison du défaut d'anticipation et de coordination. Il leur manque, enfin, une religion rationnelle.

13 Quel est donc le sens du « miroir » américain ? Si l'on s'en tient aux « sauvages », les Européens ne peuvent voir, dans ce miroir, des peuples qui leur ressemblent. Mis à part les Esquimaux, les peuples sauvages d'Amérique sont très différents des peuples d'Europe, sans pour autant constituer une « race » à part entière²⁶. Il faut plutôt dire que le miroir américain livre l'observation pure de l'« enfance de la vie sociale », de « l'état de simplicité »²⁷ caractérisé par un communisme primitif, avant la propriété privée, l'avènement de l'État et du droit.

14 Le cas des grandes civilisations « pré-colombiennes » est en revanche plus complexe : civilisés par rapport aux nations sauvages, Aztèques et Incas ne sont pas « vraiment civilisés » au regard des peuples européens²⁸ ; ils n'ont pas inventé l'usage des métaux ni domestiqué les animaux. Comme l'auteur de l'Essai sur les mœurs²⁹, Robertson insiste cependant sur la douceur de la religion et sur l'humanité des peuples du Pérou. Les Incas n'ont pas commis de sacrifices humains et sont exempts de tout culte sanglant : « Le pouvoir des Incas, quoique le plus absolu des despotismes, était mitigé par son alliance avec la religion »³⁰. Cela vaut même dans la guerre, où ne se perçoit nulle volonté d'extermination ni de destruction : « Ils faisaient la guerre pour civiliser les vaincus et pour répandre les connaissances et les arts »³¹. De ce point de vue, les Européens n'ont pas de leçons à donner : les Péruviens ne soumettent pas leurs prisonniers à la torture ; ils protègent les peuples vaincus et les font participer aux avantages dont jouissent leurs sujets : « cette pratique si opposée à la férocité américaine et si digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée comme d'autres circonstances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur religion »³². Le jugement de Robertson sur le Mexique est plus nuancé : d'un côté grandeur des villes, développement des échanges, ordre et équité, impôts et magasins publics, digues et chaussées, aqueducs, nettoyage et éclairage urbain, beaux-arts ; mais de l'autre superstitions cruelles, cruauté dans la guerre, cruauté toujours dans les cérémonies funèbres, imperfection de l'agriculture, défaut de communication entre les provinces, absence de monnaie, servitude civile et politique. Enfin, Robertson ne peut que constater l'absence de vertus sociales ou de doux commerce, qu'il impute au faible nombre des villes : « Or, à moins que les hommes ne se réunissent en nombre et ne se lient par une communication fréquente et continuelle ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres ; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit et les mœurs de la vie sociale »³³.

15 La description des peuples vivant dans les colonies espagnoles semble donc affectée par la comparaison implicite avec l'Ancien Monde – non dans sa version antique, comme chez Lafitau, mais plutôt dans sa version féodale, « barbare ». Rejoignant une fois encore Voltaire, Robertson projette sur l'Amérique le passé de l'Europe. Cherchant « l'esprit du gouvernement mexicain », il découvre le génie du gouvernement féodal : « dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnaît les trois caractères distinctifs, une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission et un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit et les principes de cette espèce de gouvernement semble avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du souverain y était extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demeurait entre les mains des seigneurs qui n'en laissaient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, ils les défendaient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque »³⁴. Le mot d'ordre de l'introduction à l'Histoire du règne de l'empereur Charles Quint ressurgit ici : la voie du salut réside dans l'essor du doux commerce, synonyme d'égalité et de liberté (réglée) entre les hommes.

III. Quelle histoire ?

16 Confronté à l'Amérique des colonies espagnoles, Robertson aurait-il sélectionné ses sources afin de reconstruire une histoire conforme à sa vision du progrès – et donner une vision bien plus favorable que Raynal de l'action des colons ? Afin de mesurer les enjeux de la description des peuples d'Amérique, de leur « invention » plutôt que de leur rencontre³⁵, il convient de revenir sur une question de méthode. Selon l'un de ses commentateurs, Bruce Lenman, Robertson fait figure d'exception au sein de l'école historique écossaise : là où Ferguson et Millar invoquent surtout Lafitau et Charlevoix, là où Adam Smith récuse le témoignage de ceux qui s'émerveillent des Aztèques et des Incas³⁶, Robertson propose une investigation empirique de grande ampleur et étonne par sa connaissance des sources espagnoles sur les Amérindiens. Grâce à un ambassadeur anglais en Espagne, il a pu obtenir l'ouverture des archives du gouvernement et les services d'un médiateur (Waddilove) ; il utilise des questionnaires envoyés à Malaga où vivent de nombreux voyageurs revenus d'Amérique. Mais selon Bruce Lenman, Robertson n'a pas tiré tout le profit possible de ces matériaux originaux, préférant souvent des interprétations reçues : ainsi ne prend-il pas au sérieux les questionnaires dans lesquels ses informateurs contredisent la thèse de Buffon sur l'infériorité et l'immaturation de la vie animale en Amérique. De même, l'auteur de l'Histoire d'Amérique juge peu nuancé le témoignage de Las Casas qui comparait les Aztèques et les Incas aux Grecs et aux Romains ; il congédie celui de l'Inca Garcilaso de la Vega, dont Voltaire et Lord Kames s'étaient inspirés en revanche³⁷. Selon Lenman, il faut en conclure que l'interprétation modérée de Robertson s'apparente à celle de ses alliés cléricaux conservateurs et qu'il accorde trop de crédit aux apologues officiels de la couronne espagnole (comme Antonio de Herrera y Tordesillas). Au-delà de la saga de la conquête, Robertson aurait une fin en vue : la défense du régime autoritaire de Charles III d'Espagne – régime jugé nécessaire au progrès de la colonisation espagnole vers les Lumières et le libre échange³⁸. Burke, dont on connaît l'éloge de l'œuvre de Robertson (« the great map of mankind is unrolled at once ») en serait pleinement conscient, comme en témoigne sa remarque finale dans la même lettre : « You have employed philosophy to judge on manners, and from manners you have drawn new resources for philosophy. I only think that in one or two points you have hardly done justice to the savage character »³⁹. Partisan d'un gouvernement éclairé, admirant la modération croissante de la politique espagnole, Robertson aurait donc choisi son camp. En tant qu'Écossais, il n'hériterait pas de l'hispanophobe « légende noire » qui avait fleuri en Italie, aux Pays-Bas, en France et surtout en Angleterre : il voudrait au contraire la contrer, quitte à sacrifier la réputation des Amérindiens à cet autel⁴⁰. Thuriféraire de l'assimilation à l'européenne comme seule voie vers le progrès, Robertson serait un libéral profondément autoritaire.

17 Il serait pourtant réducteur de s'en tenir à cette vision des choses. L'intérêt de Robertson tient sans doute à son ambivalence, paradigmatique de celle des Lumières écossaises : d'un côté,

il est l'apôtre d'une civilisation qu'il ne se conçoit que sous un visage européen ; l'histoire de l'Europe est l'histoire de l'esprit et de son émancipation (soutenue par une émancipation sociale et politique) ; les sources choisies sont au diapason. De l'autre, le philosophe est pleinement conscient que l'Europe elle-même a été profondément barbare, qu'elle vient seulement de sortir de cette barbarie et que l'Amérique n'offre pas seulement le reflet de son origine plus ou moins honteuse. Soucieux de présenter les peuples « civilisés » d'Amérique dans un entre-deux (civilisés par rapport aux sauvages, mais encore sauvages par rapport aux civilisés), il offre de ce fait une histoire ambiguë – une certaine figure du clair-obscur des Lumières.

18 À ce titre, le livre VIII de l'Histoire d'Amérique est révélateur : il explore les conséquences de la colonisation espagnole sans passer sous silence la dépopulation engendrée par l'extermination et l'asservissement des Amérindiens. Robertson ne dissimule pas non plus les errances politiques des colons : « Mais la mauvaise administration des Espagnols eut des effets encore plus tristes que toutes les cruautés. Les calamités qui accompagnaient la conquête ne furent que passagères, au lieu que les vices du gouvernement auquel ils étaient soumis furent une source permanente et durable de destruction »⁴¹. Évoquant la vaine recherche des mines par des hommes avides d'or et d'argent, la déportation des peuples indigènes vers les montagnes et les zones torrides, Robertson décrit le désespoir des populations et les effets dévastateurs de l'introduction de la petite vérole. L'originalité de sa posture est ailleurs : à ses yeux, la dépopulation n'est pas due à un plan des Espagnols qui auraient voulu faire du Nouveau Monde un désert. Nul projet de génocide ne fut ainsi conçu : « les nations étendent rarement leurs vues sur des objets si éloignés et ne font guère de plans si vastes. Pour l'honneur de l'humanité, nous pouvons observer que jamais aucun gouvernement n'a formé un si détestable projet »⁴². C'est ici que Robertson tempère les critiques de la légende noire : le roi d'Espagne fut bien préoccupé par la conservation et non par la destruction de nouveaux sujets ; le désir d'étendre la foi chrétienne fut bien le motif d'Isabelle, qui suscita le zèle pour instruire les Indiens ; enfin, les grands monarques ne conçurent pas de pernicieux desseins : « quand leurs possessions dans le nouveau monde devinrent assez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité, l'esprit de leurs lois fut aussi doux qu'il l'avait été lorsqu'ils ne possédaient que les îles »⁴³. Robertson oppose alors la sollicitude publique de la Couronne d'Espagne à l'avidité violente des particuliers, non contenus par les lois. Les dévastations sont imputées aux Conquistadores, non à la religion ni à l'esprit d'intolérance.

19 L'historiographie témoigne d'une ambiguïté analogue. D'une part, Robertson souligne sans cesse à quel point les sources des dominants sont inexactes et contradictoires⁴⁴ ; sur de nombreux points, les Espagnols ont exagéré les progrès des Mexicains ; en projetant sur eux les institutions et les arts des peuples policés, ils ont usé de dénominations inadéquates. Pour autant, Robertson ne soutient nullement que les récits concernant les civilisations pré-colombiennes ne sont qu'un amas de fictions et de fables : les témoins oculaires, en l'occurrence, sont fiables. Simplement, l'Histoire d'Amérique met en exergue les difficultés d'interprétation : l'observateur attache l'idée de perfection à ses propres institutions. Le risque est de voir les autres comme privés de ce que nous possédons et de les traiter de barbares ; de là le mépris dans lequel on les tient : « Les nations polies, qui sentent tous les avantages que leur donnent les lumières et les arts, sont portées à regarder avec dédain les peuples sauvages ; et dans l'orgueil de leur supériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées et les plaisirs de ces peuples soient dignes de l'homme »⁴⁵. Selon Robertson, les Espagnols furent donc incapables d'opérer une observation impartiale ; ils le furent d'autant moins qu'ils subordonnaient leurs « descriptions » à leur désir de conversion ou, a contrario, à leur volonté de mettre fin aux missions.

20 Ce que M. Duchet dénonce comme un aveuglement sur « l'autorité culturelle » européenne dans le récit du Nouveau Monde semble donc malgré tout faire l'objet d'une prise de conscience, sinon d'une correction : Robertson nie aux « découvreurs » ou aux « convertisseurs » l'aptitude à s'émanciper de la foi ou du préjugé et d'atteindre la vérité. Il n'accorde pas davantage de crédit aux « Philosophes ». Lorsque deux siècles après les premières découvertes, ces Philosophes commencèrent à étudier les mœurs des peuples

indigènes, le résultat fut loin d'être probant : « Trop impatients dans leurs spéculations, ils se sont hâtés de décider et ont commencé à bâtir des systèmes, lorsqu'ils auraient dû chercher des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondements »⁴⁶. Là où Buffon et de Pauw ont accentué les défauts des Amérindiens, Rousseau a cru que la simplicité était gage de perfection et que l'Amérique fournissait, à cet égard, un modèle pour l'Europe⁴⁷. Entre ces deux écueils, Robertson veut tracer sa propre voie en procédant avec méthode, sans se laisser prendre au piège des remarques superficielles des voyageurs, des marins, des commerçants, des boucaniers ou des missionnaires⁴⁸ ; il veut comparer les faits sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour le système ; il veut éviter les écueils symétriques de l'admiration ou du mépris. En définitive, Robertson dénonce les calamités de la conquête et les désolations beaucoup plus graves encore suscitées par la mauvaise administration de la Couronne d'Espagne, avant que l'esprit de ses lois ne s'adoucisât enfin⁴⁹. Sa conclusion peut difficilement passer pour une ode à l'assimilation : « Comme les habitants du Mexique et du Pérou étaient accoutumés à une résidence fixe et connaissaient quelques arts, il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la manière de vivre des Européens. Mais partout où les Espagnols ont trouvé en s'établissant des tribus sauvages, leurs tentatives pour les civiliser et les réunir ont été sans succès et souvent funestes aux Indiens »⁵⁰.

21 Le miroir américain n'est donc pas si simple à cerner : pas plus que dans son Histoire de l'Inde ancienne⁵¹, Robertson ne fait preuve d'un eurocentrisme naïf. Du point de vue du sauvage, animal « sérieux et mélancolique », le modèle européen ne fait nullement rêver : loin de se plaindre de leur condition, les sauvages d'Amérique se considèrent comme des modèles de bonheur et de perfection. Jugeant sévèrement la sujétion des hommes « civilisés » (renonciation aussi avilissante qu'inexplicable à la première prérogative de l'humanité, la liberté⁵²), les sauvages ne peuvent concevoir les précautions inquiètes ni les activités incessantes des Européens. La supériorité radicale du modèle de développement européen n'est pas plus évidente ; l'Europe n'est en rien la seule civilisation digne de ce nom. Au nombre des nations civilisées d'Asie et d'Afrique⁵³, Robertson cite les Tyriens, les Carthaginois mais aussi les Chinois. Son Histoire de l'Inde sera plus claire encore : la civilisation indienne est plus ancienne, et à certains égards plus perfectionnée que la civilisation européenne – même si cette supériorité n'est pas en tous points durable.

22 Aussi faut-il éviter de projeter sur Robertson les schèmes « orientalistes » qui se diffuseront au siècle suivant. Loin de souscrire à un providentialisme naïf ou à un polygénisme douteux, Robertson s'en tient à une théorie environnementaliste ; sa vision des cultures n'a rien de fixiste⁵⁴. C'est à la superstition qu'il convient d'attribuer les mêmes tares dans l'Ancien et dans le Nouveau monde⁵⁵. Cela vaut pour le sauvage d'Europe comme pour le sauvage d'Amérique : la crainte des êtres invisibles produit les mêmes rituels frivoles, sanguinaires et barbares. L'Europe ne jouit en rien d'un privilège d'essence ; le génie du christianisme ne l'a pas prémunie de ses vices.

Notes

1 A. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, Paris, Robert Laffont, 1986, I, chap. 2, p. 61.

2 M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* (1971), Paris, Albin Michel, 1995.

3 Robertson fut membre de l'école historique écossaise, Principal de l'Université d'Edinburgh et chef de l'Eglise presbytérienne écossaise. Voir J. G. A. Pocock, *Barbarism and Religion*, Cambridge, Cambridge University Press, vol. II, 1999, section IV, p. 278-288; K. O'Brien, *Narratives of Enlightenment, Cosmopolitan History from Voltaire to Gibbon*, Cambridge UP, 1997; S. Sebastiani, *I limiti del progresso. Razza Europe genere nell'Illuminismo scozzese*, Bologne, Il Mulino, 2008, p. 229-254.

4 Voir G. Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire*, Paris, La Découverte, 2009.

5 S. de Pufendorf, *Introduction à l'histoire des principaux États, tels qu'ils sont aujourd'hui dans l'Europe*, trad. Cl. Rouxel (Utrecht 1687) ; abbé de Saint-Pierre, *Annales politiques (1658-1740)*, Paris, Honoré Champion, 1912.

6 Voir Marcello Verga, « European civilization and the “emulation of the nations”. Histories of Europe from the Enlightenment to Guizot », *History of European Ideas*, 34, 2008, p. 353-360.

7 Sur Montesquieu, nous nous permettons de renvoyer à notre article, « Y a-t-il un esprit de l'Europe ? Économie, liberté et empire dans *L'Esprit des lois* », dans *Les Circulations internationales en Europe 1680-1780*, P.-Y. Beaurepaire et P. Pourchasse édts., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

8 *Introduction, op. cit.*, p. 50.

9 *Ibid.*, p. 6.

10 Voir R. L. Meek, *Social Science and the Ignoble Savage*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

11 *Introduction*, p. 7.

12 *Ibid.*, p. 11.

13 *Ibid.*, p. 13.

14 *Ibid.*, p. 16.

15 *Ibid.* Sur la théorie du « doux commerce » chez Montesquieu, nous nous permettons de renvoyer à nos ouvrages, *Montesquieu. Pouvoirs, richesses et sociétés*, Paris, P.U.F., 2004, chap. 3 et *Montesquieu et l'émergence de l'économie politique*, Paris, Honoré Champion, 2006, chapitre 8. Nous avons étudié l'influence de Montesquieu sur Robertson dans une communication à paraître (« Des histoires à l'Histoire. L'héritage paradoxal de Montesquieu dans l'œuvre de William Robertson », Colloque organisé à Paris I en octobre 2009 par C. Larrère et T. Hanich, NOSOPHI).

16 *Ibid.*, p. 35.

17 Voir C. Spector, « Montesquieu, l'Europe et les nouvelles figures de l'empire », *Revue Montesquieu*, n° 8, 2005-2006, p. 17-42, ainsi que l'ensemble du numéro.

18 Sur la thèse de la « dégénérescence » et la « Querelle du Nouveau Monde », voir notamment A. Gerbi, *The Dispute of the New World* (1955), traduit par J. Moyle, Pittsburgh, Pittsburgh University Press, 1979 (sur Robertson, p. 158-169). On renverra également à Michel de Certeau, « Histoire et anthropologie chez Lafitau », *Le Lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Paris, Gallimard-Seuil, 2005, p. 89-111; J. G. A. Pocock, *Barbarians, Savages and Empires*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005; J. Cañizares-Esguerra, *How to Write the History of the New World*, Stanford, Stanford University Press, 2001.

19 « Les colonies européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte ; mais les naturels, toujours grossiers et indolents, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possède tous les avantages de situation et de climat que la nature peut donner » (*HA*, livre IV, p. 164).

20 *Ibid.*, t. II, livre IV, p. 276.

21 *Ibid.*, p. 278.

22 *Ibid.*, p. 191-192.

23 *Ibid.*, p. 483-485.

24 *Ibid.*, p. 475.

25 *Ibid.*, p. 333-341.

26 « Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante et dans leur constitution physique et dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive [...] C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe » (*ibid.*, p. 211-212). Sur ce débat, voir S. Sebastiani, *op. cit.*, p. 230.

27 *Ibid.*, p. 217.

28 *Ibid.*, t. IV, livre VII, p. 2-3.

29 Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Garnier, t. II, 1990, chap. 147, p. 348-349. Voltaire invoque notamment la culture de plantes médicinales à Mexico et leur distribution gratuite aux malades, pour attester du progrès moral. Voir aussi sur les Péruviens, chap. 148, p. 355-356 (« c'était la nation la plus policée et la plus industrielle du nouveau monde »). Voltaire s'appuie également sur Las Casas pour décrire des hommes doux, timides et faibles que les Espagnols massacrèrent et asservirent sans scrupules (p. 360-361). Un « petit nombre d'Européens » a donc tué « plus de douze millions d'Américains » (p. 361). En définitive, les plaintes de Las Casas ne furent pas inutiles : « Les lois envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujet soumis, et non esclaves » (*ibid.*).

30 *HA*, t. IV, p. 87.

31 *Ibid.*, p. 88.

32 *Ibid.*

33 *Ibid.*, p. 110-111.

34 *Ibid.*, p. 28.

35 Voir Carlos Fuentes, *Le Miroir enterré. Réflexions sur l'Espagne et le Nouveau Monde*, Paris, Gallimard, 1992 ; Enrique Dussel, *The Inventions of the Americas. Eclipse of « the Other » and the Invention of Modernity*, trad. M. D. Barber, New York, Continuum, 1995.

36 Voir Adam Smith, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, trad. P. Taïeb, Paris, P.U.F., 1995, p. 649-650.

37 Voir Voltaire, *Essai sur les mœurs*, *op. cit.*, chap. 148, p. 355 ; Lord Kames, *Origin and Progress of American Nations*, in *Sketches of Human History*, analysé par S. Sebastiani, *I limiti del progresso. Razza Europe genere nell'Illuminismo scozzese*, *op. cit.*, p. 246-247.

38 Voir D. A. Brading, *The First America: The Spanish Monarchy, Creole Patriots and the Liberal State*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 432-41.

39 Reprinted dans Dugald Stewart, *An Account of his Life and Writings*, préface aux *Œuvres de Robertson*, Londres, 1831, p. 18-19. Plus encore, le jésuite Francisco Javier Clavigero, en exil en Italie, écrivit son *Historia antigua de Mexico* afin de réfuter les absurdités énoncées par De Pauw, Buffon et Robertson ; Clavigero défend la tradition amérindienne lettrée représentée par les codices contre le « génocide » culturel pratiqué par les Européens, des conquistadores à Robertson (*The History of Mexico*, trad. Ch. Cullen, Londres, 1787, 2 vol). Voir également les textes cités par S. Sebastiani, *op. cit.*, p. 240-241, 252-253. Dans une addition à sa préface datée de 1788, Robertson répliquera en réduisant à néant les narrations improbables et les conjectures fantaisistes de l'historiographie créole et de Clavigero, et en défendant son impartialité.

40 B. Lenman s'étonne notamment de l'absence chez Robertson de la figure du bon sauvage. Cela serait d'autant plus étonnant qu'on est en 1777 juste après la vague spectaculaire d'enthousiasme pour le noble sauvage dans les salons français et les *drawing rooms* anglaises à la suite du voyage de Bougainville et de James Cook, alors que Aotourou à Paris et Omai à Londres suscitent l'enthousiasme. Ici comme ailleurs, Robertson serait imperméable aux preuves empiriques qui contredisent sa théorie stadiale.

41 *HA*, livre VIII, p. 154.

42 *Ibid.*, p. 158. L'époque était plus favorable à un tel optimisme.

43 *Ibid.*, p. 159.

44 Voir par exemple *HA*, livre VII, p. 25.

45 *Ibid.*, t. II, livre IV, p. 220-221.

46 *Ibid.*, p. 225.

47 *Ibid.*, p. 227.

48 *Ibid.*, p. 228.

49 *Ibid.*, livre VIII, p. 159.

50 *Ibid.*, p. 164-165. Voir a contrario S. Sebastiani, *op. cit.*, p. 251.

51 Voir Geoffrey Carnhall, « Robertson and Contemporary Images of India », in *Robertson and the Expansion of Empire*, *op. cit.*, p. 210-230.

52 *HA*, p. 497.

53 *Ibid.*, t. II, livre IV, p. 193.

54 « [...]les dispositions et mœurs des hommes sont formées par leur situation et naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit changer, et à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés et ses talents se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, et nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossière d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts et à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances observées entre les Américains et les nations barbares de notre continent » (*ibid.*, p. 186-187).

55 *Ibid.*, p. 190.

Pour citer cet article

Référence électronique

Céline Spector, « Penser l'Europe au XVIII^e siècle : le miroir américain dans l'œuvre de William Robertson », *La Révolution française* [En ligne], Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, mis en ligne le 14 juin 2011, Consulté le 03 mars 2012. URL : <http://lrf.revues.org/index259.html>

À propos de l'auteur

Céline Spector

Université Bordeaux 3, Institut Universitaire de France

Droits d'auteur

© La Révolution française

Résumé

L'introduction à l'*Histoire du règne de Charles Quint* de William Robertson (1769) ainsi que l'*Histoire d'Amérique* écrite huit ans plus tard (1777) offrent un diptyque permettant de cerner l'avènement de l'Europe comme sujet de l'histoire dans le double mouvement d'une civilisation intérieure (l'abolition de la barbarie féodale) et d'une civilisation extérieure (la colonisation en Amérique). Sans revenir à la question classique, explorée jadis par Michèle Duchet, de l'idéologie coloniale qui aurait conduit les Lumières à ne voir dans les sauvages d'Amérique que le reflet – Enfer ou Paradis perdu – de leurs préoccupations d'Européens à la recherche d'un profit matériel ou spirituel, cette contribution entend examiner quelle Europe advient dans l'œuvre de William Robertson, et quel *miroir* l'Amérique peut lui tendre, alors même que la Révolution de 1776 a dissuadé l'auteur d'inclure dans son œuvre le récit de la colonisation anglaise. Comment s'est constituée la « mythistoire » de l'Europe ? Comment s'est-elle « révélée », « découverte », voir « inventée » dans son rapport à son propre passé comme dans son rapport à l'altérité américaine autant qu'asiatique – l'unité de ces « continents » étant tout aussi construite que celle de l'Europe elle-même ? Cette reconstruction unitaire, sinon imaginaire, s'est-elle opérée par le déni des cultures autochtones et par la constitution de l'histoire universelle comme savoir impérialiste, en conflit mais aussi en prolongement avec l'histoire providentialiste chrétienne ?

Mots clés : Europe, Amérique, Aztèques, colonisation, Histoire universelle, Incas, Robertson, sauvages